

## Maurice Halbwachs, photographe des taudis parisiens (1908)

In: Genèses, 28, 1997. pp. 128-145.

### Résumé

■ Christian Topalov: Maurice Halbwachs, photographe des taudis parisiens (1908) En février 1908, Maurice Halbwachs prend une série de photographies de la Cité Jeanne-d'Arc, un îlot d'habitations populaires dénoncé par les hygiénistes comme l'un des pires « taudis » parisiens, et les remet à Albert Thomas pour que celui-ci les utilise dans l'Humanité dans la campagne des élections municipales. Ces photos inaugurent une phase active de la participation de Halbwachs au réseau du « socialisme normalien » et sont contemporaines de la préparation de sa thèse de droit. Elles s'inscrivent en outre dans une série de promenades parisiennes du sociologue et dans une tradition littéraire et réformatrice d'exploration urbaine. Le regard socialement préconstitué sur la ville et le peuple qui se laisse surprendre dans ces documents constituent la matière première des travaux savants de Halbwachs sur Les expropriations et le prix des terrains à Paris et La classe ouvrière et les niveaux de vie.

### Abstract

Christian Topalov: Maurice Halbwachs, the Photographer of Parisian Slums (1908) In February, 1908, Maurice Halbwachs took a series of photographs of the Cité Jeanne-d'Arc, an area of working-class housing denounced by hygienists as one of the worst « slums » in Paris. He gave them to Albert Thomas for publication in Y Humanité, during the municipal election campaign. The photographs signalled the start of an active phase of Halbwachs participation in the « Ecole Normale socialism » network and were contemporary with the preparation of his doctoral thesis in law. Moreover, they belong to a series of walks in Paris and a literary and reformist tradition of urban exploration. The socially prefabricated approach to the city and the people who are revealed in these documents provides the raw material for Halbwach's scholarly work on Expropriation and the Price of Land in Paris and The Working Class and the Standard of Living.

---

Citer ce document / Cite this document :

Topalov Christian. Maurice Halbwachs, photographe des taudis parisiens (1908). In: Genèses, 28, 1997. pp. 128-145.

doi : 10.3406/genes.1997.1469

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1997\\_num\\_28\\_1\\_1469](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1997_num_28_1_1469)

---

# Maurice Halbwachs, photographe des taudis parisiens (1908)

**Christian Topalov**



1. Michel Verret, « Halbwachs ou le deuxième âge du Durkheimisme » *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 53, 1972, pp. 311-336.

2. Depuis la création par Georges Eastman de la première caméra « Kodak » à pellicule souple en 1888, les modèles se sont multipliés aux États-Unis et en Europe. Le format des photographies de Halbwachs est inférieur à celui de la *Folding Pocket Camera* N° 1 de Kodak lancée en 1897 (l'un des plus courants de l'époque : 2,25 sur 3,25 pouces, soit 57 sur 83 mm) et à peine supérieur à celui de la *Vest Pocket Camera* N° 0 de 1902 (1,6 sur 2,5 pouces, 41 sur 64 mm). On peut supposer que l'appareil qu'il utilise est parmi les plus simples du marché : « box camera » ou « folding camera », il est de petite taille, la cartouche peut être chargée en plein jour, il dispose d'un viseur sur le dessus (l'appareil est tenu à la hauteur de la poitrine) et ne permet pas de mise au point (l'image étant nette à partir d'une distance de deux mètres environ). Il est possible que les six photographies de Halbwachs représentent la capacité d'un rouleau. Sur les appareils de l'époque, cf. Brian Coe, *Cameras. From Daguerreotypes to Instant Pictures*, New York, Crown Publishers, 1978, pp. 82-104 (je remercie Robert Alter pour ses précieux conseils sur ce sujet). Sur les photographes amateurs à Londres au début du siècle, cf. G.H. Martin et David Francis, « The Camera's Eye », in H.J. Dyos et Michael Wolff (eds), *The Victorian City: Images and Realities*, vol. 2, London, Routledge and Kegan Paul, 1973, pp. 227-246.

3. Archives nationales 94 AP 472, 2. Toutes les lettres reçues par Thomas citées proviennent du fonds 94 AP : je ne préciserai, ci-après, que la référence du carton.

On connaît le sociologue, père adoptif de la « morphologie sociale » et figure majeure du « deuxième âge du Durkheimisme »<sup>1</sup>. On connaît aussi, moins bien il est vrai, le socialiste. On ne connaissait pas l'explorateur urbain et photographe des taudis. En 1908, ils ne font qu'un : de quelle façon ?

Un jour de février de cette année-là, Maurice Halbwachs parcourt les rues du XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris muni d'un appareil photographique. La destination de la promenade est précise : la Cité Jeanne-d'Arc, un îlot d'habitations populaires fameux pour être l'un des pires « taudis » parisiens. Arrivé sur les lieux, Halbwachs prend des photographies. Elles sont de petit format, 48 sur 70 mm, l'un de ceux que permettent les appareils à rouleau de pellicule souple, utilisables sans pied, disponibles sur le marché français depuis une quinzaine d'années et qui ont rendu possible un développement rapide de la pratique chez les amateurs<sup>2</sup>. Six photographies nous sont parvenues et dorment aujourd'hui dans les papiers d'Albert Thomas<sup>3</sup> : Halbwachs les avait envoyées à celui-ci pour qu'éventuellement il les utilise à l'appui d'une série d'articles sur les loyers qui allaient être publiés dans l'*Humanité*. Le quotidien du parti socialiste SFIO, en effet, s'engage alors dans la campagne des élections municipales du 3 et 10 mai suivants et fait une large place dans ses colonnes aux questions éditaires, dont celle des loyers n'est pas la moindre. Les photos de Halbwachs ne seront finalement pas publiées par l'*Humanité*, mais deux gros articles de sa plume y paraîtront le 29 avril et le 4 mai 1908<sup>4</sup>.

À cette époque, Halbwachs vit à Paris. Après l'École normale supérieure, l'agrégation de philosophie (1901) et les premiers postes dans des lycées (Constantine et Montpellier, 1901-1902), il a pris un congé qui lui a permis de passer une année à Göttingen

(1903). Peu après son retour à Paris, il a rejoint le groupe durkheimien et commencé sa collaboration à l'*Année sociologique* et à *Notes critiques. Sciences sociales* (1905) puis entrepris (1907) de préparer un doctorat en droit (mention « sciences politiques et économiques »): ce sera *Les expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900)*, étude de « morphologie sociale » et de « sociologie économique »<sup>5</sup>, thèse qu'il soutiendra à la Faculté de droit de Paris le 15 mars 1909<sup>6</sup>. Entre-temps, il aura rejoint son poste au lycée de Reims en octobre 1908.

Les photographies que prend Halbwachs à la Cité Jeanne-d'Arc se trouvent à l'intersection d'une série d'histoires où s'inscrivent les diverses expériences et positions sociales de leur auteur: se nouant dans ces objets, elles en font l'intérêt et la complexité. Ces photos inaugurent en effet une phase active de la participation de Halbwachs au réseau du « socialisme normalien » et de sa collaboration à la presse socialiste. Elles sont, en outre, contemporaines d'une étude savante de sociologie durkheimienne portant sur la ville et, déjà, les « besoins de la classe ouvrière ». Elles s'inscrivent enfin dans une longue série de promenades parisiennes qui poursuivent une tradition littéraire et réformatrice ancienne d'exploration urbaine. Le regard de Halbwachs sur la ville et le peuple qui se laisse surprendre dans ces documents, se forme donc dans un triple champ savant, politique et réformateur: c'est en démêlant ces fils que l'on peut comprendre comment il s'est fait, fugitivement, photographie des taudis.

### **Halbwachs et le Groupe d'études socialistes: socialisme municipal et réforme urbaine**

Le moment où Halbwachs fait sa visite à la Cité Jeanne-d'Arc est exactement celui où se réunit pour la première fois le Groupe

d'études socialistes, nouvelle entreprise du « socialisme normalien »<sup>7</sup>. À l'époque de la formation du réseau (1899), Halbwachs, alors tout jeune normalien, semble être resté au second plan: ni son aîné Andler, ni son contemporain Bourgin ne le mentionnent dans leurs souvenirs<sup>8</sup>. Après qu'il eut rejoint le groupe durkheimien en 1905, puis le Groupe d'études socialistes en 1908, il est en revanche étroitement associé à cette nouvelle phase du « socialisme normalien » où celui-ci a lié son sort à celui d'Albert Thomas et au courant qu'il est en train d'organiser au sein du parti socialiste. Les membres du « réseau Thomas » vont fournir à ce dernier des collaborateurs fidèles et un laboratoire d'idées, avant que la Grande Guerre n'offre à nombre d'entre eux l'occasion d'exercer leurs talents dans l'appareil gouvernemental: de 1908 à 1917, Halbwachs sera constamment dans l'ombre de Thomas, participant aux réunions de son groupe, répondant à ses sollicitations pour écrire dans la presse socialiste et se retrouvant, finalement, dans son cabinet du ministère de l'Armement, chargé de la délicate question des matières premières.

C'est en février 1908 que se constitue le Groupe d'études socialistes. L'initiative en revient à Robert Hertz, philosophe, normalien (1900) et collaborateur de l'*Année sociologique*, qui disposait de moyens indépendants, avait séjourné en Angleterre et admirait fort les Fabiens. Une réunion préliminaire se tient le 14 février chez François Simiand, en l'absence de Thomas et de Halbwachs, et la réunion constitutive le 22<sup>9</sup>. Le Groupe comprend à l'origine une quinzaine de membres et s'élargit ensuite peu à peu, pour atteindre une quarantaine de cotisants en 1910-1913<sup>10</sup>. Chaque réunion mensuelle entend et discute une « causerie » présentée par l'un des membres et destinée, après un vigilant contrôle de Simiand<sup>11</sup>, à devenir une brochure sur le modèle des *Fabian Tracts*<sup>12</sup>. C'est ainsi que sont lancés, au début de juin 1908, les



4. M. Halbwachs, «La hausse des loyers. Les prix des loyers ont haussé énormément ces vingt-cinq dernières années», *l'Humanité*, 29 avril 1908, p. 1 et «Le problème des loyers. Les loyers ouvriers, eux aussi, ont haussé. Ils ont triplé en cinquante ans. Les salaires ont seulement doublé», *l'Humanité*, 4 mai 1908, p. 3. Halbwachs a d'abord envoyé à Thomas «un projet d'article sur les loyers à Paris» dont il ne reste pas de trace (Halbwachs à Thomas, 30 mars 1908, 472, 2), puis le premier des articles publiés («Les autres suivront très vite», Halbwachs à Thomas, 22 avril 1908, *ibid.*).

5. Cf. le compte rendu de l'ouvrage publié par l'auteur lui-même dans *l'Année sociologique*, vol. 11, 1910, pp. 655-658 et 770-773.

6. M. Halbwachs, *Les expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900)*, thèse pour le doctorat en droit, université de Paris, Faculté de Droit, Paris, Éd. Cornély et Cie (Publications de la Société nouvelle de librairie et d'éditions), 1909. Sur les contextes de production de cette œuvre, cf. Christian Topalov, «Maurice Halbwachs et les villes (1908-1912). Une enquête d'histoire sociale des sciences sociales», *Annales*, vol. 53, n° 4, juillet-août 1997. Sur la date de soutenance: Archives nationales AJ<sup>16</sup>, fonds des «800 cartons» (je remercie Sandrine Bula pour ses recherches).

7. Sur le Groupe d'études socialiste et les *Cahiers du socialiste*, cf. Hubert Bourgin, *Cinquante ans d'expérience démocratique*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1925, pp. 85-86 et *Le socialisme universitaire*, Paris, Stock, 1942, pp. 127-128. Voir surtout les travaux de Christophe Prochasson: «Le socialisme normalien. Recherches et réflexions autour du Groupe d'études socialistes et de l'École socialiste», Mémoire de maîtrise, université de Paris I, 1981, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris, Éd. du Seuil, 1993, pp. 123-125 et «Entre science et action sociale: le 'réseau Albert Thomas' et le socialisme normalien, 1900-1914», in Christian Topalov (éd.), *Laboratoires du nouveau siècle*, à paraître. Et aussi Marcel Fournier, *Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1994, pp. 276-278.

8. C. Andler, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Reider, 1932; H. Bourgin, *De Jaurès à Léon Blum. L'école normale et la politique*, Paris, Fayard, 1938 (où Halbwachs est évoqué pour la première fois à propos du cabinet d'Albert Thomas).

9. Hertz à Thomas, 6 et 15 février 1908 (472, 2). Toutes les lettres de Hertz à Thomas citées, ci-après, proviennent de la même chemise.

10. C. Prochasson, «Le socialisme normalien [...]», *op. cit.*, p. 21.

11. On sait que celui-ci a relu attentivement et «un peu émondé» le manuscrit de Gernet (Hertz à Thomas, 6 et 18 mai 1908).

12. Hertz à Thomas, 15 février 1908.

13. *Cahiers du socialiste*, troisième de couverture des numéros 1 (1908) à 9 (1910). Le n° 1 est chez l'imprimeur le 18 mai (Hertz à Thomas, 18 mai 1908).

*Cahiers du socialiste* «publiés par un groupe de socialistes qui voudrait étudier dans un esprit positif les questions intéressant la propagande ou l'action socialiste»<sup>13</sup>: ces brochures de 32 pages, imprimées à plusieurs milliers d'exemplaires et vendues au prix modique de 15 centimes, sont distribuées par la Librairie du Parti socialiste<sup>14</sup>. Lucien Herr a refusé que la Société nouvelle de librairie et d'édition, l'entreprise fondée en 1899 pour gérer la librairie de Péguy et les publications du «socialisme normalien», en soit l'éditeur<sup>15</sup> et l'on peut présumer que, si la mise de fonds provient pour une part des cotisations des membres du Groupe, la fortune personnelle de Hertz a aussi été mise à contribution.

Les premiers thèmes discutés concernent les questions municipales. La conjoncture politique y invite, car les élections municipales sont en vue. En outre, les affaires éditaires se prêtent sans doute bien à «un séminaire d'études sociales à caractère semi-scientifique»<sup>16</sup>. L'hygiène et la réforme urbaine sont des préoccupations personnelles de Robert Hertz: dès février, celui-ci alerte Thomas sur le problème des fortifications, «la question vitale, urgente, angoissante du moment», car risquent d'être sacrifiés «l'intérêt commun, la santé de la race, sans parler de la beauté de la ville»<sup>17</sup>. Hertz rédigea lui-même en 1910 une brochure à forte tonalité hygiéniste sur la question de la «dépopulation»<sup>18</sup>. C'est précisément au moment où le Groupe se constitue et adopte une telle orientation que Halbwachs va faire sa promenade à la Cité Jeanne-d'Arc.

Tandis que se tiennent les premières réunions du Groupe d'études socialistes, Thomas conduit la campagne électorale dans *l'Humanité*: entre le 26 mars et le 9 avril, il publie une série de neuf articles sur les différents aspects de la politique municipale<sup>19</sup>. On y retrouve les thèmes qui sont ou vont être discutés par les socialistes normaliens: l'autonomie communale (abordée par Gernet, sans

Illustration non autorisée à la diffusion



Illustration non autorisée à la diffusion

doute début avril), l'assistance (sujet de Bianconi et Prudhomme, le 5 mai), les finances et l'octroi (qui sera finalement traité plus tard par Séran), l'hygiène et l'habitation (thèmes de Halbwachs, probablement exposés début juin)<sup>20</sup>. Les deux articles de Halbwachs dans l'*Humanité*, le 29 avril et le 4 mai, prennent place dans cette campagne et portent sur le « problème des loyers » : celui-ci commence à être discuté à Paris, à un moment où les loyers nominaux amorcent une rapide augmentation dans une conjoncture nouvelle de hausse générale des prix<sup>21</sup>. Dans un exposé nourri des données des *Livres fonciers*, albums statistiques dressés par la Préfecture à l'occasion de chaque révision foncière depuis 1889 et qui sont l'une des sources de sa thèse en cours<sup>22</sup>, Halbwachs démontre la hausse générale des loyers parisiens et, en particulier, celle des loyers ouvriers, qui excède en longue période celle des salaires. Il dénonce le « profit immérité » de « Monsieur Vautour » qui fait qu'à chaque terme, dans les quartiers ouvriers « [s]ur les pavés inégaux, par le froid, la pluie, ou la chaleur torride de juillet, c'est la promenade morne des charrettes à bras qui recommence ». Ces articles sont écrits quelques semaines avant que Halbwachs présente au Groupe l'exposé qui deviendra la brochure sur « La politique foncière des municipalités »<sup>23</sup> et où l'on retrouvera les mêmes thèmes. Thomas n'interviendra longuement dans l'*Humanité* sur la question des fortifications qu'après les élections, à la suite de la réunion publique organisée le 5 juin sur le sujet par le Musée social<sup>24</sup>, et c'est le sujet qu'il choisira finalement de traiter dans sa brochure « Espaces libres et fortifications » rédigée en octobre 1908<sup>25</sup>. Mais dès le mois d'avril, ses articles de l'*Humanité* lui valent un hommage appuyé d'Édouard Fuster devant ses collègues de la Section d'hygiène du Musée social<sup>26</sup>.

La collection des *Cahiers du socialiste* s'ouvre donc sur une série de sept brochures qui traitent de divers aspects de « l'action

socialiste municipale»<sup>27</sup>. Sur les huit auteurs, cinq sont d'anciens normaliens, dont trois collaborateurs de l'*Année sociologique*. Louis Gernet (sous le pseudonyme de Louis Garnier) inaugure la série avec une étude des réalisations du «socialisme municipal» à l'étranger, suivi d'Antoine Bianconi sur la politique d'assistance. Halbwachs et Albert Thomas signent les numéros 3 et 4 respectivement. Viendront ensuite les brochures d'Henri Séran sur la suppression des octrois, d'Albert Tanger sur la «régie directe» et d'Henri Lévy-Bruhl et A. Prudhomme sur «l'organisation économique de la commune»: tout le programme du socialisme municipal est ainsi exposé. «Henri Sellier, Henri Séran, Halbwachs, tous nous nous efforçons de saper tour à tour les octrois, les compagnies à monopole, les fortifications, la rente foncière» se souviendra plus tard Albert Thomas: c'est ce «petit groupe», à l'en croire, qui a défini les principes du programme municipal de la Fédération de la Seine du Parti socialiste<sup>28</sup>.

Les questions municipales resteront durablement à l'ordre du jour du Groupe d'études socialistes. Jaurès, «le patron», s'y intéresse suffisamment pour que Halbwachs, lorsque les *Expropriations* sort des presses à la fin de février 1909, envisage, sur le conseil de Thomas, d'«en causer un peu à Jaurès, en allant le voir»<sup>29</sup>. Avant les élections de mai 1912, à la demande de la Fédération de la Seine du parti, le Groupe met en place un «Bureau d'informations municipales» qui fournit des «renseignements» aux quelques militants qui s'adressent à lui<sup>30</sup>. C'est à ce moment que Halbwachs donne à nouveau une série d'articles à la presse socialiste<sup>31</sup>: dans l'*Humanité* et dans la *Revue socialiste* de Thomas, il contribue à la campagne pour «la régie directe des habitations», qui se traduira à la Chambre par un appui des socialistes à la création des offices publics d'habitations à bon marché (loi du 23 décembre 1912). Immédiatement, Henri

Sellier sera, au Conseil général de la Seine, le principal avocat de la mise en place d'un tel organisme et du lancement d'un programme de cités-jardins. Sellier, un proche de Thomas, figure majeure du socialisme municipal et de l'«urbanisme» naissant, avait très tôt rejoint le Groupe d'études socialistes<sup>32</sup>: il était alors rédacteur au ministère du Travail et dirigeait la Bourse du travail de Puteaux, avant d'être élu en 1910 conseiller général de la Seine. Il présentera au groupe, en octobre 1912, un exposé sur «Paris et sa banlieue: la réorganisation administrative de la Seine» qui aurait dû faire l'objet d'un *Cahier du socialiste* et dont la substance sera reprise en 1914 dans son rapport au Conseil général qui aboutira à la création d'un office public d'HBM<sup>33</sup>. Halbwachs pour sa part, qui vient de soutenir sa thèse de lettres<sup>34</sup>, traitera en juin 1913 de «la définition de la classe ouvrière»<sup>35</sup>.

Ainsi, au cours de la période d'intense activité au sein du réseau Thomas qu'est le premier semestre de 1908, Halbwachs s'initie, s'il ne l'était déjà, aux thèses du socialisme municipal. Il adopte du même coup celles des hygiénistes et réformateurs sociaux qui, notamment au sein de la Section d'hygiène urbaine et rurale créée par le Musée social en janvier 1908, militent pour les «espaces libres» et les «plans d'extension» et vont bientôt fonder la Société française des architectes-urbanistes (1913). La brochure sur la politique foncière des municipalités fait la synthèse des analyses du sociologue sur les «lois de développement» de la ville et des doctrines socialistes sur la fixation d'un «maximum de loyer» et la récupération des plus-values, mais aussi des propositions des inventeurs de cet «art difficile et encore embryonnaire» qu'est «la construction des villes»<sup>36</sup>. Au cœur de l'argumentaire, une conviction partagée par ces différents milieux et que formalise ainsi le langage durkheimien: «il ne s'est pas manifesté, dans la population ouvrière, un besoin collectif intense d'habitations nouvelles, à la fois



29. Halbwachs à Thomas, Reims, 11 février 1909 (472, 3). D'après Victor Karady, cette entrevue a eu lieu (« Biographie de Maurice Halbwachs », *op. cit.*, p. 11). Jaurès, en tous cas, reçoit Halbwachs peu avant son départ pour Berlin (Halbwachs à Thomas, 21 octobre 1910, 473, 2).

30. « Les Cahiers du socialiste », *Revue socialiste*, vol. 56, n° 331, juillet 1912, pp. 88-89.

31. M. Halbwachs, « La hausse des loyers à Paris [...] », *op. cit.* ; « Contre le logement cher. Le bilan des sociétés privées », *l'Humanité*, 4 avril 1912, p. 1 ; « Les loyers à Paris et la hausse des prix », *l'Humanité*, 7 avril 1912, pp. 1 et 2.

32. Dès 1908-1909 d'après Madeleine Rebérioux (« Un milieu socialiste à la veille de la grande guerre : Henri Sellier et le réformisme d'Albert Thomas », in Katherine Burlen (éd.), *La banlieue oasis. Henri Sellier et les cités-jardins, 1900-1940*, Saint Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1987, p. 34). Je n'ai pu vérifier ce point.

33. Henri Sellier, *Proposition tendant à la réorganisation administrative du département de la Seine et à la création d'un Office public départemental d'habitations à bon marché*, 21 juin 1914, Conseil général de la Seine, Procès-verbaux et délibérations, imprimé n° 5, 1914.

34. M. Halbwachs, *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, thèse pour le doctorat, université de Paris, Faculté des Lettres, Paris, F. Alcan, 1913.

35. C. Prochasson, « Le socialisme normalien [...] », *op. cit.*, p. 383.

36. M. Halbwachs, *La Politique foncière des municipalités*, *op. cit.*, *passim*.

37. M. Halbwachs, *Les Expropriations [...]*, *op. cit.*, p. 388.

38. M. Halbwachs, *La Politique foncière des municipalités*, *op. cit.*, *passim*. Pour une analyse plus complète, cf. C. Topalov, « Maurice Halbwachs et les villes (1908-1912) », *op. cit.*

39. Trois carnets 1897-1899 (Fonds Halbwachs IMEC). Je remercie Olivier Corpet pour sa chaleureuse hospitalité.

40. Henri Piéron, « Souvenirs sur Maurice Halbwachs », *Université libre*, 5 mai 1945 (Fonds Halbwachs IMEC).

41. Maurice Halbwachs à Yvonne Halbwachs, Nancy, 8 novembre 1914 (Fonds Halbwachs IMEC).

42. Carnets 1896-1899, Fonds Halbwachs IMEC. Les notes d'octobre-novembre 1896 sont extraites du premier carnet, celles de février-mars 1899 du troisième, celles de juillet-octobre 1899 du deuxième. Orthographe, ponctuation et abréviations ont été respectées.

meilleur marché et mieux aménagées»<sup>37</sup>. C'est la raison pour laquelle, explique Halbwachs, les spéculateurs se détournent des « quartiers pauvres » et qu'une action énergique doit être entreprise par les municipalités pour « assainir et purifier », « détruire les masures » et « faire table rase » des quartiers « vieux et malsain[s] » tout en aménageant « la zone d'expansion des villes » selon des plans rationnels<sup>38</sup>.

C'est la confirmation de ces certitudes que Halbwachs va chercher à la Cité Jeanne-d'Arc. Mais de quelle façon ? Les statistiques, dont il est friand, suffiraient à la démonstration et elles sont disponibles, rassemblées depuis les années 1890 à la préfecture de la Seine par les hygiénistes municipaux. Halbwachs choisit pourtant d'aller y voir : il est coutumier de ce genre de promenade, qui obéit à un modèle bien établi.

## Les promenades urbaines de Maurice Halbwachs

Le Paris de Halbwachs n'est pas celui du peuple, ce n'est pas non plus celui des privilégiés de la naissance ou de la fortune. Son père, un Alsacien qui a choisi la France, professeur d'allemand dans les lycées et auteur intarissable de manuels, s'installe à Paris alors que son fils a deux ans. Celui-ci fréquentera la khâgne du Lycée Henri IV puis l'École normale supérieure (1898-1901). Ses carnets de cette période<sup>39</sup>, irrégulièrement tenus mais où les événements sont rapportés avec une méticuleuse précision, permettent d'entrevoir la topographie parisienne de notre étudiant en philosophie. La famille habite rue Herschel<sup>40</sup>, à deux pas du jardin du Luxembourg – « où s'ébattit mon enfance » dira Halbwachs<sup>41</sup>. L'immeuble est « bourgeois », mais le quartier moyen et les revenus sans doute modestes : pendant les années 1880, il y avait toujours un pensionnaire étudiant et le jeune Halbwachs donnera régulièrement des leçons pendant ses



## Les promenades urbaines du jeune Halbwachs (1896-1899)<sup>42</sup>

### **Dimanche 31 octobre [1896].**

«Été voir la Seine. [...] Le ciel était gris et il pleuvotait. Rue de Médicis, un monsieur décoré qui donnait du pain à des moineaux pas farouches pour un sou m'a arrêté un instant : ce monsieur avait une figure osseuse, comme un bec d'oiseau ; il se grattait le derrière ! [...] Dès le pont des arts, le spectacle des eaux grossies, du fleuve enflé et limoneux, avec des vagues jaunâtres et rapides, change tout à fait la physionomie de cet endroit. La Seine a l'air aussi large et pleine que le Rhin à Bâle. Les passerelles des embarcadères font des angles très prononcés, les pontons, les remorqueurs, les transports, les bureaux de l'octroi et des compagnies ont un air abandonné et mort. Au loin, les arches dépassent à peine le niveau ; les tourelles du palais de justice ont un air moins civilisé, plus moyenageux, dominant cette grande nappe agitée. Sur les quais des pêcheurs en quantité : je vois prendre un magnifique poisson. Les jardins des bains sont submergés, on voit seulement la pointe des clôtures. Des tas de pierres de grès ou de sable on voit seulement la pointe tel le sommet d'un mont quand le déluge a tout envahi. Les passants endimanchés regardant tous, s'arrêtent, et je m'arrête aussi, car ce n'est pas une sensation désagréable que celle de l'eau qui coule. La place de la Concorde est toute mouillée : l'obélisque a l'air de transpirer. Je passe sur la rive gauche : moins de passants, mais une plus grande désolation : des chariot pleins de pierre arrêtés sur le quai, les roues submergées, ont des airs de cadavres,

les grues sont arrêtées ; j'arrive aux bouquinistes. [...]

### **Dimanche 29 [novembre 1896].**

«Été me promener, sous un ciel brumeux, dans des quartiers tristes : rue Montmartre où la tranchée que l'on a faite dans les maisons pour prolonger la rue Réaumur prend un air sinistre. On dirait que je ne sais quel cataclysme est passé par là ; les maisons entamées, des deux côtés, ont l'air de souffrir comme les lèvres d'une blessure. [...] L'impasse St-Eustache, sombre et diabolique, vrai décor de drame moyenageux. [...]

**Jeu di 23 février 1899.** «L'avant-dernier vendredi j'ai été nommé vice-président de la s. des visit. des pauvr. Je visite déjà au nom de l'École Mme Lamotte, rue du Fer à Moulin».

**Dimanche 5 mars [1899].** «Hier j'ai commencé les marches à pied dans Paris : je les continuerai, car elles me font du bien. Plce de la Concorde. Av. Vict. Hugo (tt à fait inconnue : grde maison de transports, beaucoup d'hôtels neufs, ça et là des terrains vagues). Place Vict. Hugo je suis l'avenue [un blanc]. Maisons religieuses : cité paroissiale St-Honoré d'Eylau. L'avenue aboutit au Trocadéro. Je prends à gauche l'avenue [un blanc] qui rejoint l'av. Vict. Hugo. Place Lamartine où sont plantés des buis régulièrement taillés : air rococo. Boulevards Jules Landeau, Bd Feuille : tt le 19<sup>e</sup> s. littéraire. L'av. Vict. H. aboutit à l'av. H. Martin qui me mène à la Muette. Retour par la rue de Passy. Remarqué l'omnib. La Muette-rue Taitbout. Je m'accoude pour voir au dessous de moi la démolition du vieux

Passy. De vraies collines de terre à nu. Des poules en quantité. Au dessous de la rampe, dans de vieilles masures, de petites vieilles risibles. Retour par av. de la Bourdonnais, Boul. de Tourville et Boul. des Invalides».

**12 mars [1899].** «Été hier soir aux lectures populaires. [...] Avec Dupouet et Tonnelat je pars à 7 heures. Nous suivons la longue rue de Vaugirard, jusqu'à des quartiers excentriques. Nous nous glissons entre de hautes murailles grises tt à fait le couvent de Picpus ds les Misérables. Des ouvriers, des femmes du peuple avec leurs enfants sont déjà à la porte de l'École où se fait la lecture. Des ombres passent. Nous entrons. [...] Le public était intéressant à étudier. Des figures sérieuses, tendues, immobiles, presque souffrantes. D'autres épanouies, rouges. Un ouvrier avec sa petite fille, en casquette. Des mères avec leur enfant endormi sur les genoux, calmes, atones, abruties. Les hommes sont peu nombreux. Ce sont eux surtout que j'aurais voulu voir là. Pas mal de jeunes filles : à elles surtout ces lectures profitent à tous points de vue».

**9 juillet 1899.** «Été 5bis rue des Lyonnais (donnant dans la rue Berthollet) visiter une infecte maison où une pauvre femme vendeuse de mercerie sollicite des secours. Courot l'a recommandée à la société».

**Vendredi 27 octobre 1899.** «Été visiter Caron, mari d'une bonne de Mme Dauriac. Je vois le portrait de Mlle D. au mur : j'ai vu l'original au bal des amis des sciences. C'est une fort jolie fille. .../...

.../...

Cette bonne est à l'hôpital: on doit lui faire un curetage. Je n'ai vu que la mère. Tête de vieille bretonne assez curieuse. 198 rue St Jacques.

Été rue de Gergovie voir Madame Vieuge, directrice d'un asile temporaire pour les enfants. C'est une femme âgée, mais avec une jolie tête de vieille religieuse [...]. Elle me mène voir une petite fille de deux ans dont je m'occupe: il y a là une vingtaine d'enfants (les autres

sont à l'École) tous d'une propreté admirable, comme la maison du reste. [...] Rue de Gergovie 88. J'ignorais complètement tout ce quartier que traverse la ligne de l'Ouest: l'avenue du Maine, le rue Didot, la passage des Thermopyles, la rue du Château, la rue Couesnon, etc. Du reste, il est banal et laid».

**Dimanche 17 novembre [1899].**

«Le matin il faisait froid quand l'omnibus Passy-Hôtel-de-Ville roulait avec moi pour le Trocadéro<sup>43</sup>. [...] À 1 h 1/2 comme il

faisait beau, j'ai été au Bois: le soleil vif dans l'air encore glacé jetait des rayons durs. De la Porte à Boulogne, de Boulogne à Auteuil et d'Auteuil à Passy, j'ai marché sans fatigue. À Auteuil, je me suis arrêté quelque temps à l'entrée du pesage: de belles toilettes, mais les femmes trop truffées, de vrais pâtés de foie gras, par l'odeur de leur peau et le fard de leur chair. Une jolie collection de marlous en fermentation: plus plaisants du reste que les cochers pommades et sanglés».



43. Halbwachs donne alors des leçons aux enfants Coulon, rue de la Faisanderie, non loin de la porte de la Muette.

44. Carnets, 4 décembre 1899 et *passim*.

45. Sandra Dab, «Bienfaisance et socialisme au tournant du siècle: la Société des visiteurs, 1898-1902», in C. Topalov (éd.), *Laboratoires du nouveau siècle*, op. cit.

46. Carnets, 23 février 1899.

47. Carnets, 12 mars 1899. Il a donné à ce public une lecture d'*Iphigénie*.

48. Carnets, 26 février 1899. Suit une description de ses camarades de régiment (fréquentés en octobre 1898, avant qu'il soit réformé et entre à l'École normale).

années normaliennes<sup>44</sup>. Ses déplacements quotidiens sont limités au Quartier latin: vers le Lycée Henri IV puis la rue d'Ulm, les cours du Collège de France et de la Sorbonne, la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Quelques événements sociaux accomplis en famille le conduisent parfois dans de beaux quartiers de la rive droite: des obsèques à l'église de La Trinité («au bout de la Chaussée d'Antin», 26 février 1899), un mariage à Saint-Honoré d'Eylau («Milieu étrange d'artistes et de gens du monde», 26 avril 1899). De même, les leçons de philosophie données à des jeunes gens de bonne famille, en particulier chez Coulon, vice-président du Conseil d'État, qui habite le nouveau 16<sup>e</sup>, non loin de la porte de la Muette («Belle maison, 86 rue de la Faisanderie, avec jardin», juillet 1899). La vie sociale d'un normalien donne aussi quelques occasions de fréquenter d'autres Paris. Samedis en soirée ou dimanches en matinée sont consacrés aux bals, où l'on se rend généralement en compagnie de camarades de l'École: ces réunions sont souvent cantonnées aux milieux universitaires et au Quartier latin (dans les salles de la Société de géographie, rue de Tournon, 1<sup>er</sup> mai 1899 ou chez Boutroux, rue Saint-Jacques, 29 décembre 1899), mais il y a aussi le bal de l'Hôtel de Ville (22 avril 1899)

ou la garden-party de l'Élysée (juillet 1899) et, même, un bal donné à Auteuil (chez Mlle des Essarts, rue Erlanger, juin 1899). Il arrive aussi que les normaliens soient invités en groupe à des déjeuners du dimanche par des dames des beaux quartiers (au Trocadéro: Mme Dieulafoy, rue Chardin, 10 décembre 1899). Voici donc quelques rares aventures permettant d'effleurer la bonne société, qui seront comme un symétrique des excursions dans le Paris du peuple.

Une des faces du réseau du «socialisme normalien», mise en lumière par Sandra Dab, est en effet l'appartenance de nombre de ses membres à la Société des visiteurs pour le relèvement des familles malheureuses, association de bienfaisance inspirée par les principes de la «charité scientifique», fondée en 1896 sous le patronage de grands bourgeois et de hauts fonctionnaires républicains<sup>45</sup>. À la fin de 1898, de jeunes normaliens et des pensionnaires de la Fondation Thiers rejoignent la Société: Simiand, Roques, Thomas sont du nombre. Ils mettent bientôt en place un groupe de quartier dit «de l'École normale», qui comptera une cinquantaine de membres en 1901: le 10 février 1899, quelques mois après son entrée à l'École, Halbwachs en est nommé vice-président et il le restera jusqu'à son départ de la rue d'Ulm<sup>46</sup>. Il se fait donc visiteur des pauvres, se rendant au domicile de ceux qui sont signalés à la bienveillance de la Société ou qui sollicitent celle-ci: les mentions de cette activité dans ses cahiers, entre février et octobre 1899, sont parcimonieuses et empreintes d'une certaine froideur. Halbwachs semble à la fois curieux des types humains rencontrés et passablement dégoûté des lieux où ils habitent, tous situés à proximité de l'École: rue du Fer-à-Moulin (dans le quartier des Gobelins), rue Saint-Jacques (près du Panthéon), rue des Lyonnais (derrière le Val-de-Grâce). Une visite à une institution pour orphelins où il «s'occupe» d'une enfant de deux ans lui donne l'occasion de

découvrir, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement, le quartier Plaisance. Une «lecture populaire» donnée un soir dans une école de la rue de Vaugirard le fait s'aventurer dans les «quartiers excentriques» du 15<sup>e</sup> arrondissement. Elle est aussi matière à philosopher sur l'«éducation du peuple»:

«[...] ce qui attire le peuple, c'est ce qui répond à ses tendances: les tendances à la contemplation du beau, naturelles à certaines races, développées chez nous par l'éducation, lui sont étrangères. Je crois donc qu'il faut renoncer au rêve d'élever le peuple au culte de la forme. Reste l'idée, sous toutes ses formes, tradition, progrès, actualité»<sup>47</sup>.

Rien n'affleure dans ces notes d'une passion éducative ou réformatrice. On y trouve en revanche quelques lieux communs sur la proximité du «peuple» et de la «nature»:

«De l'erreur de ceux qui rêvent d'une humanité d'intellectuels purs. Comment alors l'intellectualité disparaîtrait elle-même sous peu. L'intellectuel plus que tout autre a besoin de se retremper au sein de la pure nature au contact d'hommes plus simples»<sup>48</sup>.

Ce sont exclusivement ses activités de bienfaisance qui conduisent Halbwachs à fréquenter les quartiers populaires parisiens, toujours proches d'ailleurs de son espace le plus familier: l'est ou le nord de Paris lui semblent totalement inconnus, de même que les quartiers périphériques de la rive gauche. Pourtant, à cette époque, Halbwachs pratique régulièrement «les marches à pied dans Paris», qui lui «font du bien» (5 mars 1899). Il mentionne ou décrit avec détail celles qui s'écartent de ses cheminements quotidiens: la Seine du Pont des Arts à la Concorde (31 octobre 1896), la rue Montmartre («J'ai poussé jusqu'à la rue Laffite», 29 novembre 1896), les Concerts Colonne et «un tour sur les boulevards» (8 janvier 1899), de la Concorde à la place Victor Hugo et au Trocadéro (5 mars 1899), un parcours rue Richelieu, rue de Chateaudun, gare Saint-Lazare, Madeleine (5 mars 1899), le chantier de l'Exposition (28 octobre 1899), le Bois, Auteuil et Passy (17 novembre 1899), le Musée Galliera, près des Champs-Élysées



49. Halbwachs à Thomas, 11 février 1909 (472, 3).
50. Les adresses parisiennes de Halbwachs mentionnées apparaissent dans sa correspondance, en particulier : Halbwachs à Thomas, s.d. [février 1905], 30 mars 1908 et janvier 1909 (471, 4, 2 et 3). Sur la date de la séparation, cf. Cahier I, f. 122, 6 mai 1930 (Fonds Halbwachs IMEC).
51. M. Halbwachs, « Le problème des loyers », *l'Humanité*, 4 mai 1908, p. 3.
52. Commission des contributions directes de la Ville de Paris, *Le Livre foncier de Paris*, Paris, Impr. Chaix, vol. 1, 1900, graphique 11.
53. Aux numéros 71-81 de la première et 162-166 de la seconde, emplacement délimité aujourd'hui par les rues Jeanne-d'Arc, du Dr Charles Richet, Jean-Sébastien Bach et du Dr Victor Hutinel. Le nombre de logements et d'habitants est incertain : à la fin des années 1870, on y comptait 1 200 logements et 2 000 habitants (Dr Octave Du Mesnil, *L'hygiène à Paris. L'habitation du pauvre*, Paris, Baillière, 1890, p. 100) et, dans les années 1930, 860 logements et 5 500 habitants (d'après Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social. L'îlot n° 4 (Paris 13<sup>e</sup>)*, Paris, Éditions ouvrières, 1966, p. 254, n. 4). Au recensement de 1936, la population des « immeubles tuberculeux » de l'îlot 4, dont un grand nombre était inclus dans la Cité Jeanne-d'Arc, s'élevait à 5 376 (Louis Sellier, *Rapport au nom de la 6<sup>e</sup> commission sur la question des îlots insalubres*, Conseil municipal de Paris, Rapports et documents n° 56, 1937, p. 103).
54. Jacques Valdour, *Ouvriers parisiens d'après-guerre. Observations vécues*, Paris, A. Rousseau-R. Giard, 1921, pp. 83 et 74.
55. O. Du Mesnil, *L'Hygiène à Paris*, *op. cit.*, p. 100.
56. Déjà : Louis Lazare, « La nouvelle cour des miracles », *Revue municipale*, 10 septembre 1859 et, plus tard : Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département de la Seine, *Rapport sur l'insalubrité de la cité Doré et de la cité des Kroumirs (13<sup>e</sup> arrondissement)*, Paris, Chaix, 1882. Voir aussi les photographies d'Eugène Atget de 1912-1913.
57. O. Du Mesnil, *L'Hygiène à Paris*, *op. cit.*, p. 100.
58. L'expression est de Jules Simon (préface à *L'Hygiène à Paris*, *op. cit.*, p. 5). Octave Du Mesnil (1832-1898) : médecin de l'Asile national de Vincennes, membre éminent de la Société de médecine publique (1877-1898), membre de la Commission des logements insalubres de la Ville de Paris et secrétaire du Comité consultatif d'hygiène publique (1888-1898). Sur cette dernière institution, cf. Lion Murard et Patrick Zylberman, *L'Hygiène dans la République*, Paris, Fayard, 1996, pp. 203-208.
59. Dr O. Du Mesnil, *L'Hygiène des habitations ouvrières* (conférence faite le 30 avril 1890 au Congrès de la fédération des ouvriers socialistes de France), Paris, Imprimerie Chaix, 1892. La Cité Jeanne-d'Arc n'y est pas évoquée.

(9 décembre 1899). La topographie de ces promenades urbaines est bien circonscrite : la rive gauche proche du Quartier latin, les nouveaux quartiers bourgeois du 16<sup>e</sup>, les quartiers centraux de la rive droite jusqu'aux grands boulevards. Relevons qu'Halbwachs y observe avec curiosité la mise en œuvre des dernières percées du plan de Haussmann (29 novembre 1896 et 5 mars 1899). La tonalité de ses descriptions est toute littéraire. Comme le journal qu'il tient de loin en loin, ses promenades urbaines sont l'occasion d'exercices de style : atmosphères, types humains, souci du détail et de la topographie, le tout truffé de références romanesques.

Au cours de la nouvelle période parisienne qui va de la rentrée scolaire de 1903 à celle de 1908, Halbwachs change plusieurs fois de domicile et il se peut que toutes ses adresses ne me soient pas connues. Il habite d'abord dans le plus opulent 16<sup>e</sup> arrondissement, à deux pas de l'avenue du Bois (3, rue Picot), puis, après la séparation d'avec sa première épouse (août 1907), à nouveau à proximité du Luxembourg (5, rue de l'Odéon) : c'est peut-être le retour vers un Paris familial après une expatriation vers les beaux quartiers sous l'influence d'une belle-famille dont le séparait ses convictions « politiques et religieuses »<sup>49</sup>, peut-être la condition d'un nouvel activisme parmi ses camarades socialistes normaliens. Entre-temps, sa mère et sa sœur ont déménagé à proximité du carrefour des Gobelins (3, boulevard Arago) : c'est là que, enseignant dans des lycées de province, il logera lors de ses passages à Paris<sup>50</sup>.

## La Cité Jeanne-d'Arc et ses « vrais prolétaires »

Ainsi, lorsque Halbwachs décide de photographier une cité ouvrière pour *l'Humanité*, il ne s'aventure pas sur la rive droite ou dans l'est parisien et ne s'éloigne pas beaucoup du

Paris de son enfance et de ses années d'École normale. C'est pourtant un autre monde : il a choisi le quartier de la Gare, « c'est-à-dire [...] le coin le plus misérable du 13<sup>e</sup> arrondissement, lui-même, le plus pauvre de Paris »<sup>51</sup>. Familier des *Livres fonciers*, il a pu y noter que c'est celui des 80 quartiers parisiens dont le loyer moyen est le plus faible<sup>52</sup>. Mais l'objet de l'excursion est plus précis encore : la Cité Jeanne-d'Arc lui est désignée par trois décennies d'attention hygiéniste comme l'archétype du « taudis » parisien.

C'est un imposant ensemble d'immeubles de rapport construits entre 1869 et 1872, qui comprend un millier de logements disposés de part et d'autres de ruelles closes de portes monumentales et occupant presque entièrement un vaste îlot situé entre la rue Jeanne-d'Arc et la rue Nationale<sup>53</sup>. Nous sommes juste au-delà de l'ancienne barrière, dont l'emplacement est désormais occupé par une ligne aérienne du Métropolitain, tout près de la rue principale d'un quartier industriel, populaire et pauvre que borne au sud l'église Notre-Dame de la Gare, construite en 1859. Jacques Valdour, un autre observateur de la vie ouvrière, qui habita et travailla dans le quartier en 1921, le décrira comme « une région laborieuse, calme et provinciale » où « [l]es ouvriers, le travail terminé, se promènent paisiblement chaque soir sur le boulevard de la Gare »<sup>54</sup>. Ce n'est pas cela que Halbwachs a choisi de voir.

La Cité Jeanne-d'Arc était en effet dénoncée par les hygiénistes comme « l'un des foyers d'insalubrité les plus inquiétants de Paris »<sup>55</sup> qui rejoignait dans l'opprobre la Cité Doré toute proche dont le boulevard de la Gare la séparait et que les instances sanitaires de la Ville de Paris et du Département de la Seine signalaient depuis le Second Empire<sup>56</sup>. La première escarmouche a lieu avant même que la construction de notre cité soit terminée : en 1870, la Commission d'hygiène

du 13<sup>e</sup> arrondissement s'émeut déjà de « cette immense bâtisse où se montre à la fois l'inexpérience du constructeur et son mépris absolu des règles de l'hygiène »<sup>57</sup>. Dès lors, la Cité Jeanne-d'Arc va être l'objet de la vindicte toute particulière du docteur Octave Du Mesnil, « un vétéran de l'œuvre des logements insalubres »<sup>58</sup> qui fera sur ces sujets une conférence aux socialistes parisiens en 1890<sup>59</sup>. Du Mesnil est l'un des commissaires mandés en 1877 par la Commission des logements insalubres de la Ville de Paris pour enquêter sur une épidémie de variole signalée dans la cité : les conclusions sont sévères et des travaux sont requis. Deux ans plus tard, une enquête du Conseil de salubrité de la Seine tranche à son tour : « Quant à la propagation [de l'épidémie] elle s'explique bien évidemment par l'accumulation de cette population sur un étroit espace, par son imprudence et son incurie »<sup>60</sup>. Le propriétaire utilise tous les recours judiciaires possibles jusqu'à ce que le Conseil d'État, en 1884, l'oblige à exécuter les travaux. Au cours de cette bataille, la Cité Jeanne-d'Arc est devenue un symbole. Du Mesnil observe en 1890 : « Les travaux ordonnés [...] sont terminés depuis quelques mois et déjà on voit se reproduire les causes d'insalubrité que nous signalions il y a dix ans. La conception première de cette œuvre fait et fera toujours obstacle à toute amélioration efficace et durable. Plus tôt ou plus tard, on sera conduit à en réclamer la suppression, ce jour-là on devra faire le compte des existences sacrifiées à cette opération industrielle »<sup>61</sup>.

À la suite d'une longue campagne des hygiénistes conduisant à la mise en place en 1894 du « casier sanitaire des maisons » et à l'adoption en 1902 de la loi relative à la protection de la santé publique, le Conseil municipal décide en 1906 d'une première liste de six « îlots insalubres » dont l'« assainissement » est jugé urgent : la Cité Jeanne-d'Arc n'en fait pas partie. Mais la catégorie « îlot insalubre » est désormais instituée et s'impose à l'opinion par



60. O. Du Mesnil, *L'Hygiène à Paris*, op. cit., p. 111.

61. *Ibid.*, p. 117.

62. «Cloaques de Paris. Une tournée aux plus ignobles recoins de Paris», *L'Éclair*, 19 mai 1909. Cf. J. Valdour, *Ouvriers parisiens d'après-guerre*, op. cit., p. 7, n. 1.

63. Conseil municipal de Paris, *Procès-verbaux*, 30 juin 1913, pp. 1254-1259.

64. Cf. «Liste des îlots tuberculeux. Situation au 31 décembre 1920», in Louis Sellier, *Rapport au nom de la 6<sup>e</sup> commission [...]*, op. cit., p. 58.

65. Conseil municipal de Paris, *Procès-verbaux*, 29 décembre 1933, pp. 1155-1162.

66. H. Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, op. cit., pp. 253-268.

67. Cf. Susanna Magri, «Les laboratoires de la réforme de l'habitation populaire en France», Paris, Centre de sociologie urbaine, 1995, pp. 49-59. Du Mesnil parle de «cité-caserne» (*L'hygiène à Paris*, op. cit., p. 109) et les militants des «plans d'extension» utilisent plus tard le même vocabulaire: «maison-caserne» (Robert de Souza, *Nice, capitale d'hiver*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, pp. 168-179) ou «cité-caserne» (Georges Hottenger, *L'Habitation populaire* [1913], Nancy, Imprimeries réunies, 1915, p. 49).

68. Cf. Jean Leroy, *Atget magicien du Vieux Paris en son époque*, Joinville-le-Pont, Pierre-Jean Balbo, 1975 (rééd. 1986 et 1992); Jean Szarkowski et Maria Morris Hambourg, *The Work of Atget*, New York, MOMA, 1981-1985, 4 vol.

69. Voir, par exemple, les lithographies de la série des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* du baron Taylor (publiés de 1820 à 1878), les photographies des petits métiers de l'Île Saint-Louis par Charles Nègre (1851-1854) ou les eaux-fortes de Martial Potémond (1866-1878). Sur les modes d'observation des «ethnologues», cf. Claude Blanckaert, «On the Origins of French Ethnology: William Edwards and the Doctrine of Race», in George W. Stocking Jr., *History of Anthropology*, vol. 5, *Bones, Bodies, Behavior*, Madison, University of Wisconsin Press, 1988, pp. 18-55.

70. Marcel Poëte et al., *Une promenade à Paris au temps des romantiques. Exposition de la Bibliothèque des travaux historiques de la Ville de Paris*, Paris, Impr. de Paul Dupont, 1908, pp. 25-26.

71. Archives nationales: 94 AP 472, 2. Les photographies ne sont pas numérotées.

72. Il s'agit sans doute de: Maurice Halbwachs, «La Fédération américaine du travail. Un coup d'œil sur son histoire», *Revue syndicaliste*, n° 35, mars 1908, pp. 260-263.

Pages suivantes: Source: Archives nationales. Service photographique (94 AP 472, 2).

le concert constant des voix de médecins, de statisticiens et d'édiles. L'étau sur «les maisons meurtrières» de la Cité Jeanne-d'Arc va bientôt se resserrer. Il se forme au Conseil municipal un groupe dit «de la périphérie» qui organise en mai 1909 «une tournée aux plus ignobles recoins de Paris» au cours de laquelle la Cité Doré est visitée<sup>62</sup>. En juillet 1912, sur proposition du socialiste Louis Navarre, le Conseil municipal émet le vœu que l'Assistance publique achète la Cité Jeanne-d'Arc et un terrain vague adjacent pour y construire des immeubles «à très bon marché» permettant de reloger les locataires. L'affaire est rapidement conclue et un projet détaillé est adopté en juin 1913<sup>63</sup> mais il restera sans suite. Lorsque la liste officielle des îlots insalubres passe au nombre de 17 en 1920, la Cité Jeanne-d'Arc constitue le cœur de l'«îlot n° 4»<sup>64</sup> et, en décembre 1933, le Conseil décide à nouveau sa démolition<sup>65</sup>. Celle-ci interviendra en 1934-1936, après que les premières expulsions eurent entraîné le 1<sup>er</sup> mai 1934 une émeute dont Henri Coing, enquêtant au début des années 1960 dans le quartier en cours de rénovation, constatera que le souvenir marquait toujours la «conscience collective» des habitants<sup>66</sup>.

Du regard de Halbwachs sur la Cité Jeanne-d'Arc, il nous reste pour traces six photographies et une brève lettre de commentaires. La photo n° 4 ne plaît pas beaucoup à son auteur. Sans doute y voit-on que c'est «une maison-caserne», terminologie où affleurent les références allemandes (*Mietes-kaserne*) du sociologue, la dénonciation populaire ancienne des «cités ouvrières» parisiennes et leur condamnation plus récente par les réformateurs du logement ouvrier<sup>67</sup>. Mais la Cité Jeanne-d'Arc s'y «présente trop bien» et, pire encore, elle jouxte une maison «évidemment trop confortable»: la publication de cette photographie n'est donc pas recommandée. Vue par l'arrière, en revanche, «elle frappe

plus»: la façade est irrégulière, il y a «des masures à côté, et de vrais prolétaires dans la rue». Des «prolétaires» et non, comme disaient plus volontiers les hygiénistes, des «pauvres» ou des «indigents»: Halbwachs ne commente pas, comme ceux-là auraient pu le faire, les silhouettes de ménagères dans la ruelle, ni l'enfant des taudis livré à lui-même dans la rue que laissent voir les autres clichés. La question de l'habitation est pour lui sans conteste une question ouvrière.

Ce que doivent faire voir les images, précise-t-il, c'est le «caractéristique», le «pittoresque». C'est le même souci qui s'exprime dans la série de photographies du «Paris pittoresque» qu'Eugène Atget a commencé à constituer en 1898-1900 et qu'il reprendra en 1910 sur une commande de la Bibliothèque nationale<sup>68</sup>. Atget aussi a photographié les maisons misérables et les ruelles du 13<sup>e</sup> arrondissement, notamment la Cité Doré en 1912-1913, ainsi que les types humains que définissent les petits métiers de la rue: marchand de paniers, nettoyeur de devantures, clochard, chiffonnier. Ses photographies, prises sur plaques de verre de 18 sur 24 centimètres avec un lourd appareil à pied, sont plus figées, plus construites, sciemment documentaires. Elles poursuivent la tradition des croquis des voyageurs ou des «ethnologues» qui, depuis la Monarchie de Juillet, parcouraient les provinces de France et les colonies<sup>69</sup> et dont les magazines illustrés ont désormais repris la manière. Marcel Poète aussi, dans l'exposition «Une promenade à Paris au temps des romantiques» qu'il organise à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris de juin à septembre 1908, consacre aux «petits métiers de la rue» une salle où l'on peut voir aquarelles et gravures de «types populaires»: le montreur de marionnettes et le joueur d'orgue, l'Auvergnat marchand de marrons et le vitrier ambulant, la vendeuse d'allumettes et le petit ramoneur<sup>70</sup>.

Maurice Halbwachs à Albert Thomas, s.d.  
(vers le 15 février 1908)<sup>71</sup>

*Vendredi*

*Mon cher ami,*

*Voici quelques photos prises dans le 13<sup>e</sup>. Les plus caractéristiques et pittoresques me paraissent être les nos 1, 2, 3 et 5, 6 aussi peut-être. La fameuse Cité Jeannne-d'Arc se présente trop bien de face: on peut dire seulement que c'est une maison-caserne. Et il y a à côté une maison à fenêtres trop hautes, évidemment trop confortable. Vue de derrière, elle frappe plus, avec la façade brisée, des masures à côté, et de vrais prolétaires dans la rue.*

*Je ne sais pas si elles sont assez nettes, assez grandes. Si tu peux les utiliser, ce sera au mieux.*

*Je te remercie bien encore de la façon dont tu as présenté et mis au point mon article<sup>72</sup>.*

*Cordialement.*

*M. Halbwachs*

PS. Pour les photos, si tu as besoin des clichés, demande-les moi.

Halbwachs, quant à lui, s'il recherche le type, c'est celui, générique, de la classe ouvrière. En outre, chez notre photographe amateur et à la différence d'Atget, pas de pose: la négociation que celle-ci implique pouvait être évitée grâce aux nouveaux appareils permettant les instantanés discrets. Ainsi, les «prolétaires», dont la casquette témoigne de l'authenticité, sont photographiés dans la rue et de dos; l'allée centrale de la cité est d'abord prise du dehors, au-delà ou à l'abri des solides grilles qui la ferment et, si le visiteur semble s'y être aventuré, c'est de loin qu'il a saisi les silhouettes féminines qui s'y trouvaient. La réputation du lieu lui imposait peut-être une telle discrétion: on se souviendra, près de trente ans après la destruction de la Cité Jeanne-d'Arc, qu'«[u]ne bande de jeunes montait la garde en permanence devant les grilles qui barraient l'entrée, ne

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion



Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

laissant passage qu'aux amis, aux affranchis. Rien ne soudait autant l'unanimité de la cité que son horreur de la police»<sup>73</sup>. Les «prolétaires» ainsi saisis en cachette par Halbwachs sont étrangement lointains et réduits au silence: ce sont ces hommes muets, dépourvus de «représentations collectives», déshumanisés par la machine et le face-à-face avec la matière, qui seront l'objet des analyses du sociologue dans *La classe ouvrière et les niveaux de vie* en 1913, puis dans «Matière et société», un article de 1920 si intéressant par ce qu'il trahit d'un sentiment de supériorité mêlé de fascination pour son objet<sup>74</sup>.

## Halbwachs et la «classe ouvrière»

De cette distance jamais franchie avec les «prolétaires», Halbwachs ne cessera de donner des témoignages. Nous avons déjà relevé quelques indices du rapport au «peuple» que cultivait le jeune normalien. Ajoutons-y cette vignette recueillie en 1898 lors d'une visite au chantier de l'Exposition:

«Des ouvriers perchés un peu partout, silencieux et très nobles, comme le travail»<sup>75</sup>.

Plus tard, séjournant dans de petites villes endormies, notre professeur exprime des regrets à son ami Thomas, l'homme d'action: «À Göttingen, nous sommes un peu loin de la grande vie industrielle prolétarienne», écrit-il en 1903; ou, en 1909: «La vie intellectuelle est nulle à Tours et la vie ouvrière me paraît bien morne»<sup>76</sup>. Plus tard encore, pendant la Grande Guerre, le collaborateur du ministre de l'Armement doit inspecter des usines. Il en rapporte cette description du travail ouvrier, pleinement assumée comme «littéraire», qui livre le schème perceptif spontané auquel sera donné une forme savante dans la *Revue philosophique* cinq ans plus tard:

«Ce matin, j'ai visité deux usines, à Joinville et Alfortville, en auto. Puisque tu m'as interdit de donner à mes lettres un tour littéraire, je t'épargne la description des ateliers de fonderie,



73. H. Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, op. cit., p. 254.

74. M. Halbwachs, «Matière et société», *Revue philosophique*, vol. 90, 1920, pp. 82-122. Cf. une analyse décapante de ce texte: M. Amiot, «Le système de pensée de Maurice Halbwachs», *Revue de synthèse*, vol. 112, 4<sup>e</sup> sér, n° 2, avril-juin 1991, pp. 265-288.

75. Carnets, 28 octobre 1899.

76. Halbwachs à Thomas, 14 février 1903 et 8 novembre 1909 (471, 3 et 472, 4).

77. Halbwachs à Yvonne Halbwachs, 13 juillet 1915 (Fonds Halbwachs IMEC).

78. A. Thomas, *Espaces libres et fortifications*, op. cit., pp. 31 et 4.

79. Conseil général de la Seine, Procès-verbal de la séance du 1<sup>er</sup> juillet 1914 (in Henri Sellier, *La crise du logement et l'intervention publique en matière d'habitation populaire dans l'agglomération parisienne*, Paris, Éditions de l'Office public d'HBM du Département de la Seine, 1921, p. 1019). Rappelons que, dans ce contexte, «race» est synonyme de «population».

80. M. Halbwachs, *La classe ouvrière et les niveaux de vie* [...], op. cit., p. 452. Souligné dans l'original.

81. *Ibid.*, pp. 446-448.

et des laminoirs. Mais c'est beau, ces fours "potage" d'où s'élèvent des flammes et une fumée jaune-verdâtre, et ces longs serpents de feu que des hommes musclés, le torse nu, manient comme des bêtes familières<sup>77</sup>.

Ces fugitifs regards à distance de Halbwachs sur ces «hommes musclés» et «silencieux» ne sont pas de nature à remettre en cause l'évidence que le socialisme municipal a recueillie des hygiénistes et que les enquêtes des statisticiens confirment : les ouvriers témoignent d'un déplorable désintéret pour leurs conditions de logement. L'enjeu est pourtant sérieux : c'est «la préservation et sauvegarde de la famille et de la race», selon les termes de la loi sanitaire de 1902. Si Halbwachs n'emploie pas ce langage si commun à l'époque, Hertz en est coutumier et leur ami Thomas fait valoir que «ce n'est pas un prolétariat physiquement épuisé par une nourriture malsaine, par un logement insalubre et par de longues journées de travail qui pourra instaurer une société nouvelle» : si «vous n'empêchez pas l'affaiblissement, la dégénérescence de la classe ouvrière, la force révolutionnaire demain vous fera défaut<sup>78</sup>. Transposé sur le terrain patriotique, l'argument est un lieu commun des prescriptions hygiénistes et du discours politique. En juillet 1914, lors du débat au Conseil général de la Seine sur la création d'un office d'HBM, le socialiste Frédéric Brunet dont Halbwachs soutenait en 1912 les propositions rappellera qu'«[i]l est temps de nous préoccuper d'assurer le salut de la race par des moyens pratiques». Le rapporteur du projet soulignera alors opportunément que ces sentiments «ne sont le monopole d'aucun parti : ils sont partagés par tous les hommes de cœur et de raison»<sup>79</sup>.

La visite de Halbwachs à la Cité Jeanne-d'Arc ne peut que confirmer le diagnostic exprimé dans les *Expropriations* et dont résultera le programme de sa thèse de 1913 sur les «besoins dans la classe ouvrière». La conclu-

sion de cette vaste enquête sur les budgets ouvriers s'organise autour d'un thème central :

« [La classe ouvrière] n'a pas encore pris conscience de l'importance sociale du logement. Il est permis de voir là un des effets les plus certains de l'affaiblissement chez ses membres, par suite des conditions anormales de leur travail, des sentiments et des désirs sociaux<sup>80</sup>.

Le travail mécanique à l'usine détruit tout sentiment social et explique chez l'ouvrier à la fois «la faible consistance de la famille» et «l'importance de la vie de la rue». Un langage durkheimien permet ici de mettre en forme les répulsions communes aux réformateurs de tous bords : dans la rue, à l'opposé de la famille, la vie sociale est presque aussi pauvre qu'à l'usine. Les aménagements des quartiers ouvriers ne comportent d'ailleurs pas de barrière entre la maison et la rue : «trop souvent le logement n'en reste qu'une dépendance et un prolongement». L'ouvrier y développe et satisfait seulement les besoins que «peut découvrir une psychologie des foules, et c'est certainement le plus bas degré de la conscience sociale<sup>81</sup>. De ce mépris, de cette crainte peut-être, de la rue des quartiers populaires, les urbanistes vont bientôt tirer les conséquences pratiques en concevant de nouvelles formes spatiales qui viseront à la changer profondément, voire à la faire disparaître.

Les *Expropriations*, comme par la suite la *Classe ouvrière et les niveaux de vie*, les deux œuvres majeures du jeune Halbwachs, sont des livres dont le programme résulte des controverses savantes dans lesquelles sont pris les durkheimiens. Mais ils mettent aussi en forme des postures vis-à-vis de leurs objets – la ville et «la classe ouvrière» – qu'ont façonnées tout à la fois une expérience personnelle de la société et de l'espace urbain, des images littéraires et des convictions réformatrices : leur matière première est donc, autant que des «données» empiriques laborieusement collectées, un regard socialement préconstitué sur le monde social.